Monseigneur Maxime Charles et sa descendance

Bishop Maxime Charles and his descendants

Monseñor Maxime Charles y sus descendientes

Étienne Fouilloux

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/assr/46818>

DOI : 10.4000/assr.46818

ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 5 décembre 2019

Pagination : 173-184

ISBN : 9782713227844

ISSN : 0335-5985

Référence électronique

Étienne Fouilloux, « Monseigneur Maxime Charles et sa descendance », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 188 | octobre-décembre 2019, mis en ligne le 08 janvier 2022, consulté le 08 janvier 2022. URL : <http://journals.openedition.org/assr/46818> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/assr.46818>

Étienne Fouilloux

Monseigneur Maxime Charles et sa descendance

À propos de :

EMMANUEL Michel, *La vie cachée de l'abbé Charles. Les années de formation sacerdotale d'un séminariste dans l'entre-deux-guerres, 1908-1939*, Paris, Parole et Silence, 2017, 890 p.

PRUVOT Samuel, *Monseigneur Charles aumônier de la Sorbonne, 1944-1959*, Paris, Éditions du Cerf, 2002, 332 p.

En dehors du fait qu'ils se réclament ou se réclamaient sans complexe du catholicisme, quel est le point commun entre des historiens comme Yves-Marie Hilaire ou Michel Rouche, des évêques comme le cardinal Lustiger ou le cardinal Barbarin, des philosophes comme Rémi Brague ou Jean-Luc Marion et des journalistes comme Samuel Pruvot ou Guillaume Tabard ? Réponse : tous ont été « carlistes » à un moment de leur itinéraire spirituel et cela les a profondément marqués. Non qu'ils soutiennent ou aient soutenu la branche « légitimiste » de la famille régnante espagnole ainsi dénommée au XIX^e siècle ! Tous soulignent ou ont souligné leur dette envers un prêtre du diocèse de Paris, aussi méconnu qu'influent, l'abbé puis monseigneur Maxime Charles (1908-1993). Telle est leur manière d'être « carlistes » ou héritiers à des titres divers du « carlisme »¹.

Les disciples de Mgr Charles lui ont dédié un volume de mélanges en 1984 (*La politique de la mystique...*, 1984), pour ses 75 ans, et un autre peu après sa mort, dix ans plus tard (« Mgr Maxime Charles... », 1993). Mais l'écho de ces publications n'a guère dépassé le cercle des initiés. Jusqu'à une époque récente, la figure de Maxime Charles n'était guère présente dans les histoires du catholicisme français au XX^e siècle. Il avait pourtant pris la précaution de garder nombre de traces documentaires de son parcours. C'est avec ses archives, longtemps conservées par un historien « carliste » de

1. Nous remercions chaleureusement Paul Airiau pour sa lecture empathique et pour ses multiples suggestions.

la deuxième génération, l'abbé Jacques Benoist, et désormais déposées aux Archives historiques de l'archevêché de Paris, que deux historiens « carlistes » de la troisième génération, Samuel Pruvot et Michel Emmanuel ont préparé, à l'Institut d'études politiques de Paris et sous la direction de Philippe Levillain, des thèses de doctorat qui fournissent la matière des deux livres dont il est rendu compte ici : la seconde en date sur la formation sacerdotale de l'abbé Charles et sur son ministère à Malakoff (1908-1939) ; la première, sur l'apostolat qui a fait sa réputation comme aumônier du Centre Richelieu des étudiants de Sorbonne entre 1944 et 1959. Il n'en manque plus qu'une troisième, sur son rectorat de la basilique du Sacré-Cœur de Montmartre, de 1959 à 1985 !

Cet engouement historiographique pour un prêtre qui aurait bien voulu accéder à l'épiscopat, mais qui n'en a pas eu le loisir, est surprenant. On dispose ainsi de deux travaux de recherche approfondis sur Maxime Charles, alors qu'on ne possède pas de biographie de plusieurs archevêques de Paris, à commencer par le cardinal Verdier, son premier ordinaire (1929-1940). Maxime Charles peut être fier de l'attachement que lui portent ses disciples, mais son itinéraire et son rayonnement justifient-ils un tel intérêt ? Et ses biographes ont-ils réussi à soumettre l'empathie qui les anime aux exigences d'une recherche à caractère scientifique ? Nettement positive sur la première question, la réponse est plus réservée sur la seconde. Le principal mérite de ces deux ouvrages est d'attirer l'attention sur un prêtre qui a contribué à former trois générations successives de clercs d'Église ou d'Université dont le poids ne saurait être sous-estimé dans les deux institutions².

On peut penser que Michel Emmanuel a eu de la chance, vu la frilosité éditoriale envers les travaux savants, de pouvoir publier un aussi gros volume, avec notes en bas de page et annexes copieuses. Très analytique, son travail est étroitement dépendant des sources disponibles, les papiers Charles pour l'essentiel. Aux morceaux de bravoure, quand elles abondent, succèdent des raccourcis trop brefs quand elles font défaut. D'où un certain nombre de questions sans réponse. Quelle fut la position du jeune Charles dans la crise de l'Action française, dont Samuel Pruvot affirme qu'il a été proche (Pruvot, 2002 : 42) ? Une décennie après la crise moderniste, un prêtre professeur de philosophie peut-il vraiment assumer en cours certaines dimensions du kantisme ? Et un petit séminariste peut-il vraiment choisir, en 1928, de poursuivre sa formation sacerdotale au séminaire universitaire des Carmes plutôt qu'au grand séminaire d'Issy-les-Moulineaux, sans interférence hiérarchique ? La comparaison avec des situations voisines aurait permis, sinon de combler les lacunes des sources, du moins de les estomper. Exemple : le régime du petit séminaire diocésain de Paris ne paraît pas étranger au « goût de l'excellence » mis en lumière par Philippe Rocher (2011), non cité, dans les collèges jésuites au même moment.

2. Les trois générations, apparues en 1945-1950, 1965-1970 et 1985-1990, se succèdent bien de vingt ans en vingt ans ; mais chacune comporte des écarts d'âge qui peuvent être conséquents, la dernière surtout.

Ces réserves faites, le travail de Michel Emmanuel apporte beaucoup, sur l'histoire mal connue du petit séminaire de Conflans ou du séminaire des Carmes et sur les enseignements philosophiques et théologiques à l'Institut catholique de Paris entre les deux guerres, mais surtout sur l'abbé Charles lui-même. Né en 1908, dans une famille modeste du Périgord montée en banlieue parisienne, il nourrit une vocation précoce et contrariée par son père, qui le conduit au petit séminaire du diocèse de Paris, installé à Conflans, sur la commune de Charenton. Il y fait entre 1922 et 1928 de bonnes études jusqu'au baccalauréat philosophie, avant de « décider » d'entrer au séminaire des Carmes, lieu de vie des prêtres et des séminaristes en cours d'études à l'Institut catholique de Paris. Alors que ceux-ci se destinent à l'enseignement ou à la recherche, il « choisit » les Carmes... pour devenir prêtre dans les milieux déchristianisés du diocèse, ce qui ne manque pas d'originalité. Séduit par la religion de l'amour des Victorins du XII^e siècle plutôt que par la cathédrale thomiste, il est influencé par des jésuites comme Guy de Broglie et René d'Ouince, son directeur spirituel. Mais il est surtout conquis par la vision du prêtre de l'École française de spiritualité, chez le cardinal de Bérulle en particulier : un prêtre tout à la fois « hostie » et « apôtre » à l'image de Jésus prêtre, dévotion majeure de l'abbé Charles. En marge de sa formation sacerdotale, le service militaire, qui fait de lui un officier d'intendance, révèle ses capacités d'organisateur et de chef (1930-1931). Licencié en théologie, il est ordonné prêtre en 1935 et nommé, selon ses vœux, vicaire dans une paroisse de la banlieue « rouge », Malakoff. Il y devient rapidement le directeur d'une œuvre de jeunesse florissante en émulation rugueuse avec le milieu communiste. S'il développe tous les mouvements, Jeunesse ouvrière chrétienne comprise, son cœur va plutôt à ceux qui portent une mystique de l'unité, comme la Cité des jeunes du mariste Marcellin Fillère, plutôt que la spécialisation par milieux. Son activisme est tel qu'il fait de l'ombre à son curé. Celui-ci n'est donc pas fâché de le voir partir sous les drapeaux en 1939.

Au terme d'un travail qu'on aurait aimé plus synthétique et plus distancié, Michel Emmanuel rassemble dans une forte conclusion les traits marquants de ce jeune prêtre à la personnalité affirmée, chez lequel la volonté d'apostolat populaire se conjugue avec un souci d'ancrage intellectuel et spirituel. On regrette qu'il ne traite pas aussi de la Seconde Guerre mondiale, ce qui aurait permis de réduire la faille chronologique avec le livre de Samuel Pruvot. Or, le parcours de l'abbé Charles durant les « années noires » n'est pas indifférent. Officier d'intendance dans une division d'infanterie cantonnée à Sedan qui subit de plein fouet l'attaque allemande, il s'évade peu après avoir été fait prisonnier et se réfugie dans sa famille en Dordogne. Plutôt que de reprendre son poste à Malakoff, il fait acte de candidature pour les Chantiers de jeunesse mis sur pied par le régime de Vichy. Aumônier du chantier de Cormatin, près de Cluny, il a 1 500 jeunes sous sa responsabilité. Il devient ensuite aumônier des Chantiers pour la région Alpes-Jura, avec résidence à Lyon. Les orientations apostoliques de cette expérience, en continuité avec celles de Malakoff, tranchent sur celles suggérées au même moment dans *La France, pays de mission* ? Sans sympathie pour le nazisme, Charles demeure fidèle au maréchal Pétain

jusqu'à la dissolution des Chantiers en 1944. Il monte alors à Paris, où on lui propose un poste d'aumônier de l'organisme qui doit les remplacer. Mais le cardinal Suhard, qui vient de réorganiser l'apostolat étudiant, le nomme en mai 1944 aumônier du Groupe catholique des lettres de Sorbonne. S'il n'a guère d'expérience du milieu étudiant, il a fait ses preuves, à Malakoff et aux Chantiers, comme directeur d'œuvres pour adolescents et jeunes adultes.

Brièvement inquiété lors de la libération de la capitale, il ne tarde pas à prendre ses marques. Sans pouvoir accéder à la chapelle où reposent les restes du cardinal, il réunit le Groupe catholique des sciences à celui des lettres dans un Centre Richelieu sous son autorité. Des kermesses annuelles lui donnent les moyens matériels de son ambition, que symbolise l'installation du Centre dans une ancienne librairie pro-allemande reprise aux communistes, au coin du boulevard Saint-Michel et de la place de la Sorbonne. L'abbé Charles développe auprès des étudiants une intense activité qui comporte trois volets indissociables. Missionnaire, le Centre Richelieu quadrille la Sorbonne par discipline, par année et par amphithéâtre, sans hésiter à occuper l'espace public : vente à la criée d'un journal, *Tala-Sorbonne* (1947) puis *Paraboles* (1956); procession de la place de la Sorbonne au Sacré-Cœur de Montmartre avant Noël et pèlerinage à Chartres pour la Pentecôte; grands voyages d'été en Terre Sainte et de Pâques en Italie ou en Espagne. Cet apostolat sans complexe s'appuie sur une formation liturgique, spirituelle et théologique de qualité. Tout à la fois modernes et solennelles, les cérémonies du Centre Richelieu utilisent les ressources du mouvement liturgique sans sacrifier à ses audaces. Les grandes conférences et les cycles de cours par niveau, dont les orateurs vedettes sont le jésuite Jean Daniélou et l'historien Henri-Irénée Marrou, procurent une solide culture religieuse qui trouve ses références dans la branche biblique et patristique de la « nouvelle théologie » (Bouyer, Daniélou, Guardini), plutôt que dans la théologie des réalités terrestres du père Marie-Dominique Chenu. Une élite de responsables laïcs réunis chaque année en un « concile » programmatique est le troisième pilier de l'édifice, dans une optique unitaire qui était déjà celle de l'œuvre de jeunesse de Malakoff. Samuel Pruvot décrit avec brio et de façon plus synthétique que Michel Emmanuel, mais moins sûre dans le détail, cette *success story* qui touche de près ou de loin entre un quart et un cinquième des étudiants de Sorbonne dans les années 1950. On doit remarquer que le livre tiré de sa thèse n'a été publié, par les Éditions du Cerf, que grâce à une souscription dans laquelle on relève toutes les strates du « carlisme »³.

Si Samuel Pruvot est aussi bien disposé envers l'abbé Charles que Michel Emmanuel, il ne cache pas les oppositions qu'ont pu susciter la faconde, les colères ou l'autoritarisme de son héros. Louis Althusser, pèlerin de Rome avec le Centre Richelieu, sans doute à Pâques 1947, se vante d'avoir ensuite expulsé Charles de l'aumônerie du groupe « tala » de la rue d'Ulm où il assurait

3. Pruvot, 2002 : 329-330. Reçu par les *Archives de sciences sociales des religions*, ce livre n'avait pas été recensé.

la suppléance de l'oratorien Gaston Brillet⁴. Avec des recrues comme Pierre Ayçoberry, François Bédarida, Maurice Caveing ou Alain Touraine, ce groupe est plus proche du « progressisme chrétien » que de la posture identitaire de Charles. C'est l'abbé André Brien qui en prend la responsabilité à la rentrée universitaire 1947. Lors des élections pour les délégués étudiants, l'année suivante, une liste corporative patronnée par le Centre Richelieu bat la liste où des jécistes côtoyaient des communistes. Il s'ensuit une grave crise entre le Centre Richelieu et la Jeunesse étudiante chrétienne, les aumôniers de celle-ci notamment (Giroux, 2010 : 165-168). Vivement attaqué, sans être cité, dans le numéro de la revue *Esprit* consacré en avril 1952 aux « Étudiants »⁵, Maxime Charles renonce au droit de réponse, mais *Tala-Sorbonne* défend avec énergie le Centre de l'accusation de fascisme.

Samuel Pruvot n'en ratifie pas moins, pour l'essentiel, les choix de l'abbé Charles, qui dirige le Centre Richelieu jusqu'en 1959. Reconstitution minutieuse d'une histoire-bataille qui manquait⁶, son livre aurait pu mettre en évidence la formation par le Centre d'une première génération « carliste », pour l'Université et pour l'Église. Une note de Jean-Marie Lustiger, alors président de la Fédération des groupes d'études de lettres (FGEL) de l'Union nationale des étudiants de France (UNEF), qui date sans doute de l'année universitaire 1945-1946, en fournit, dans le cas de l'histoire, un exemple éloquent⁷. On y trouve : Philippe Vigier, président du Groupe des étudiants d'histoire ou GEH (professeur d'histoire contemporaine et vice-président de l'Université de Nanterre), Yves-Marie Hilaire, secrétaire du GEH (professeur d'histoire contemporaine à l'Université de Lille) (Hilaire, 1984, 1987), Pierre Barral, responsable JEC et délégué étudiant (professeur d'histoire contemporaine aux Universités de Nancy et de Montpellier) et Michel Coloni, « chev[ille] ouv[r]ière [histoire] Ancienne » (évêque auxiliaire de Paris puis archevêque de Dijon). Jacques Gadille (professeur d'histoire contemporaine à l'Université de Lyon), Pierre Riché (professeur d'histoire médiévale à l'Université de Nanterre) (Riché, 2008), Michel Rouche (professeur d'histoire médiévale en Sorbonne) et même Michèle Roux (Michelle Perrot, professeur d'histoire contemporaine à l'université Paris Diderot)⁸ ont aussi été « carlistes » à un moment de leur

4. « Je partis même pour Rome, dans une expédition universitaire auprès du pape, organisée par l'abbé Charles dont la vulgarité volontaire et démagogique me faisait horreur. Il était alors aumônier de l'École, et je le fis proprement "virer" avec des arguments irréfutables » (Althusser, 1994 : 141). Termes voisins dans *ibid.* : 374 et 384.

5. « C'est dire le totalitarisme inévitable » de ces « communautés catastrophiques », écrivent Georges Suffert, Philippe Paumelle et Gérard de Bernis (Domenach, 1952 : p. 582 et 583) ; « On construisait des maquettes médiévales », regrette pour sa part Jean Boissonat (1952 : 626), et « les étudiants qui demeuraient en marge de ces structures faisaient figure d'hérétiques ».

6. Voir cependant le numéro de *Tala-Sorbonne* pour le dixième anniversaire du Centre, en février 1955 ; Benoist, 1995 ; Nettelbeck, 1996.

7. Document communiqué par Frédéric Gugelot, que nous remercions vivement.

8. « Ma découverte de la politique [...] s'accompagnait en effet d'un temps de foi intense que la ferveur liturgique, liée à la piété très romaine du Père Charles, et la réflexion théologique qu'offrait le Centre Richelieu alimentaient vigoureusement » (Perrot, 1987 : 271).

parcours. Le Centre Richelieu pourrait faire état d'un palmarès semblable dans d'autres disciplines. Il a accompagné et accéléré le mouvement de réinsertion des catholiques aux échelons les plus élevés de l'enseignement supérieur.

Jean-Marie Lustiger et Michel Coloni entrent au séminaire des Carmes en 1946-1947, ils sont ordonnés prêtres en 1954 et sont nommés adjoints de l'abbé Charles à l'aumônerie du Centre Richelieu. Tous les deux feront ensuite carrière au sein de l'épiscopat comme d'autres « carlistes » de la première génération : Jacques Perrier qui sera évêque de Chartres, puis de Tarbes et Lourdes après avoir été aumônier du Cep, successeur du Centre Richelieu, Guy Gaucher, carme déchaux et évêque de Meaux, puis auxiliaire de Bayeux et Lisieux ou René Picandet, évêque d'Orléans. Pépinière de cadres pour l'Université, le Centre Richelieu a été aussi une pépinière de cadres pour l'Église de France.

Son rôle spécifique dans une telle promotion n'est cependant pas facile à définir. N'est-ce pas le passage par la Sorbonne qui est décisif, plus que celui par le Centre ? Les meilleurs étudiants de celle-ci ont en effet vocation à donner, au côté des Écoles normales supérieures, des professeurs à l'Université, et de manière incidente des prêtres de valeur à l'Église catholique. Le Centre Richelieu fournit toutefois à ceux qui le fréquentent de près, non seulement un complément de formation intellectuelle, mais un cadre de vie spirituelle qui ne peut que les encourager dans leurs études. Le paroissien du Centre Richelieu se doit d'être un étudiant qui travaille et qui réussit, pas un touriste du Quartier latin. Année après année, Maxime Charles se félicite du succès des siens aux examens et au concours, de l'agrégation notamment, succès qui couronne son travail et possède ainsi une valeur apologetique.

Tous les étudiants évoqués n'ont pas été des « carlistes » convaincus et fidèles, comme le prouve le cas de Michelle Perrot (2017 : 652-653). L'abbé Charles en avait bien conscience, qui crée au sein du Centre Richelieu pour ses plus proches, une communauté (1954) et une petite revue, *Résurrection* (1956), dont le titre claque comme un drapeau. Sa tonalité à dominante théologique et spirituelle est bien différente de celle qui anime au même moment une autre petite revue, *Vin nouveau*, où des khâgneux et des normaliens « talas » s'engagent pour Mendès France et contre la guerre d'Algérie (Mayeur-Jaouen, 2018).

L'abbé Charles sait qu'il ne pourra rester indéfiniment au Centre Richelieu et qu'il lui faudra poursuivre son ministère ailleurs. L'échéance intervient en 1959 et les regrets qu'elle lui inspire sont tempérés par la satisfaction de voir son esprit y demeurer, puisque c'est Jean-Marie Lustiger que le cardinal Feltrin nomme, selon ses vœux, à sa succession. Si Charles ne devient pas évêque, il bénéficie malgré tout d'une promotion de prestige, avec sa désignation comme recteur de la basilique du Sacré-Cœur de Montmartre, assortie d'une prélature en 1960. On voit mal Mgr Charles se reposer sur ses lauriers. En utilisant les recettes qui lui ont réussi avec les étudiants, le pèlerinage annuel en Terre Sainte notamment qui joue un rôle majeur dans son dispositif, il transforme rapidement le sanctuaire vieillissant en une ruche rayonnante d'initiatives. Avec des adjoints dynamiques comme l'étonnant

Georges Wierusz Kowalski⁹, il en fait un point de ralliement pour tous ceux qui à Paris, jeunes et moins jeunes, ne font pas de Vatican II le dernier mot de l'histoire de l'Église, s'inquiètent de la « crise catholique » et contestent les options pastorales du cardinal Marty, que Mgr Charles et les « carlistes » brocardent volontiers. L'adoration perpétuelle et le culte rénové du Sacré-Cœur rassemblent aussi bien des notables chenus que de jeunes professionnels ou des lycéens de Condorcet. Sous Mgr Charles, la basilique devient une sorte de « cathédrale d'en haut », siège d'un contre-pouvoir face à Notre-Dame, la « cathédrale d'en bas ».

L'histoire du rectorat montmartrois de Mgr Charles reste à écrire... Il suffit de signaler qu'il a suscité une seconde génération de « carlistes » dont le *cursus honorum* n'a rien à envier à celui de la précédente. *Résurrection* est reprise au Sacré-Cœur en 1968 par une brillante équipe de normaliens, philosophes ou littéraires plutôt qu'historiens, composée de Jean-Robert Armogathe, Rémi Brague, Jean Duchesne et Jean-Luc Marion. Comme Mgr Charles ne suffit plus à leur formation religieuse, il fait appel pour celle-ci à des théologiens de renom qui partagent ses inquiétudes sur la crise de l'Église : l'oratorien Louis Bouyer et le dominicain Marie-Joseph Le Guillou, escorté de ses jeunes confrères Jean-Miguel Garrigues, Alain Riou ou Nicolas-Jean Sed. La greffe ne prendra pas longtemps dans le second cas, Mgr Charles étant décidément trop autoritaire¹⁰. Mais assez longtemps quand même pour que ces brillants sujets reçoivent une formation théologique comparable à la formation profane que leur confèrent la rue d'Ulm et la Sorbonne. Ils font leurs premières armes à *Résurrection*, avant de fonder en 1975 l'édition française de la revue internationale *Communio*, sous le patronage des cardinaux Daniélou et Urs von Balthasar (Fouilloux, 2016). La suite est connue. Entré au séminaire français de Rome, Jean-Robert Armogathe fait une double carrière, ecclésiastique et universitaire, à l'École pratique des hautes études, tandis que Brague et Marion occupent des chaires de philosophie en Sorbonne avant d'accéder à l'Institut, Académie des sciences morales et politiques pour le premier, Académie française pour le second. La deuxième génération « carliste », pour partie responsable du « tournant théologique de la phénoménologie française » contesté par Dominique Janicaud (1991), conduit avec brio une esquisse d'OPA sur la philosophie universitaire comparable à celle de la première sur l'histoire universitaire. « Jean-Robert Bradurion »,

9. Il s'entend en revanche assez mal avec Christian de Chergé, présent à Montmartre avant son entrée chez les trappistes, entre 1964 et 1969. L'abbé Kowalski est mort de façon prématurée dans un accident de la route, au retour du sacre de Mgr Jacques Perrier, à Chartres, le 16 septembre 1990.

10. « Il régnait d'ailleurs au Sacré-Cœur de Montmartre, autour de son recteur, un esprit d'autoritarisme et d'enrégimentement clérical [...]. La sacristie de la basilique résonne encore des éclats de voix du recteur à l'occasion de ses colères mémorables. Cet embrigadement m'horripilait et je le qualifiais parfois de "fascisme spirituel". Il n'empêche que Mgr Charles fut un apôtre courageux qui mena le combat de la foi à un moment particulièrement dramatique de l'histoire de l'Église au XX^e siècle. C'est donc avant tout avec reconnaissance que j'évoque ici sa mémoire » (Garrigues, 2007 : 200-201). Le conflit entre Le Guillou et Charles s'est noué autour des bénédictines que le recteur a fait revenir à Montmartre.

qui a servi de « *brain-trust* » au cardinal Lustiger durant son épiscopat parisien (1981-2005), procure aujourd'hui une nouvelle vie à la figure de l'intellectuel catholique qu'on croyait défunte.

L'abbé Armogathe est partie prenante d'une autre initiative de Mgr Charles au Sacré-Cœur : la Fraternité Jésus-Prêtre destinée à incarner, dans la jeune génération sacerdotale, sa conception bérullienne du sacerdoce¹¹. Cette Fraternité née en 1975 a réuni pendant dix ans, sans statut canonique, une trentaine de séminaristes et de jeunes prêtres d'après la liste aimablement confiée par l'abbé Jacques Benoist. Elle comporte des historiens comme Jacques Benoist lui-même, Jean-Robert Armogathe ou Gérard Pelletier et des théologiens comme Jean-Yves Lacoste ou Laurent Sentis¹². On y trouve surtout les noms d'Éric Aumônier (évêque auxiliaire de Paris, puis évêque de Versailles), Philippe Barbarin (évêque de Moulins, puis cardinal archevêque de Lyon), Jean-Pierre Batut (évêque auxiliaire de Lyon, puis évêque de Blois) ou Éric de Moulins-Beaufort (évêque auxiliaire de Paris, puis archevêque de Reims). La seconde génération « carliste », formée au Sacré-Cœur dans les années 1960-1980, n'est donc pas moins productive que la précédente. Elle doit beaucoup, dans son versant ecclésiastique, à l'influence du cardinal Lustiger sous le pontificat de Jean-Paul II. Parmi les jeunes prêtres proches de Charles, seuls ceux qui sont passés dans la mouvance de Lustiger ont fait carrière.

Un autre nom retient l'attention parmi les adhérents la Fraternité Jésus-Prêtre, celui de l'abbé Michel Gitton. Assistant d'histoire ancienne à l'université de Nanterre¹³, il entre au séminaire des Carmes en 1969, est ordonné prêtre en 1974 et devient chapelain du Sacré-Cœur aux côtés de Mgr Charles. Il est le fondateur d'une des branches de la troisième génération « carliste » qui prend la forme, en 1985, d'une communauté apostolique directement inspirée par le pèlerinage en Terre Sainte : Aïn Karem. On y trouve des historiens comme Michel Emmanuel et Paul Airiau, qui l'a fait accéder à la conscience universitaire (Airiau, 2001, 2017), des prêtres influents du clergé parisien comme Vincent de Mello, directeur d'une œuvre de jeunesse, et aussi des journalistes comme Samuel Pruvot, rédacteur en chef de *Famille chrétienne* ou Guillaume Tabard, éditorialiste politique au *Figaro*. Curé de Saint-Germain l'Auxerrois en 1990, l'abbé Gitton y crée un « petit Montmartre » (Paul Airiau), riche en vocations intellectuelles, pour *Résurrection* et pour *Communio* notamment¹⁴.

Une autre branche de la troisième génération « carliste » doit beaucoup au mandat de l'abbé Armogathe comme aumônier du groupe « tala » de la rue d'Ulm, qui lui a été confié par le cardinal Lustiger en 1981. Il imprime

11. Brève évocation de la Fraternité dans Christien, 2000 : 196-198.

12. Pelletier joue un rôle important au Collège des Bernardins; Lacoste a dirigé le *Dictionnaire critique de théologie* aux Presses universitaires de France en 1998; Sentis est l'un des adjoints de Mgr Dominique Rey à Fréjus-Toulon.

13. Il signe Gabriel Nanterre dans *Résurrection*.

14. Par exemple Christophe Bourgeois (Ulm, 1995), rédacteur en chef de l'édition française de *Communio*.

au groupe une orientation bien différente de celle de son prédécesseur, l'abbé Guy Lafon, très marqué par les sciences humaines¹⁵. Tous les « talas » de l'École n'ont sans doute pas suivi Armogathe, des scientifiques notamment. L'« ours » de l'édition française de la revue *Communio* prouve cependant que son ministère rue d'Ulm n'a pas été sans influence : on y trouve Vincent Carraud et Serge Landes (promotion 1979), Olivier Boulnois (1981) ou Olivier Chaline (1984). Boulnois est directeur d'études à l'École pratique des hautes études, Carraud et Chaline sont professeurs à la Sorbonne, le premier en philosophie, le second en histoire. La troisième génération universitaire « carliste » n'a donc rien à envier aux deux précédentes.

Mais qu'est-ce que le « carlisme » ? Les deux volumes recensés ne se hasardent pas vraiment à le définir. Après les avoir lus, on peut cependant en esquisser le portrait, dépouillé des traits de caractère clivants de son inspirateur, qui a suscité autant d'inimitiés farouches que d'adhésions ferventes. Le « carlisme » est un catholicisme missionnaire et volontiers prosélyte qui pratique une annonce directe de la foi chrétienne et se distingue donc nettement des méthodes d'apostolat antérieures, privilégiant l'enfouissement du levain dans la pâte (Action catholique spécialisée ou sacerdoce des prêtres au travail). Il ne répugne ni aux fastes liturgiques ni aux manifestations de masse dans l'espace public (pèlerinages, processions, chemins de croix, missions de rue). Il se trouve donc de plain-pied, à partir de 1978 avec la « nouvelle évangélisation » prônée par Rome.

C'est d'ailleurs un catholicisme romain qui aimait bien Pie XII, mais qui préfère Jean-Paul II et Benoît XVI à Paul VI et surtout à Jean XXIII. Pour lui, « L'Église a toujours raison » (*Tala-Sorbonne*, février 1954 en pleine crise des prêtres-ouvriers). Étranger par principe à la critique de l'institution, il est attestataire et identitaire plutôt que contestataire. Il déplore la crise ecclésiale des années 68 et s'efforce de la conjurer là où il a quelque influence.

Le « carlisme » est aussi un catholicisme d'abord qui récusait tout étiquetage politique. De sympathie pour l'Action française en sympathie pour l'Algérie française via une sympathie assumée pour le maréchal Pétain, Mgr Charles était à n'en pas douter un homme de droite ; et plusieurs de ses disciples le sont aussi, mais pas tous. Le « carlisme » s'est toutefois refusé à jouer un jeu politique : son opposition à la propagande communiste en Sorbonne se voulait religieuse et non politique. Fermement opposé à un « progressisme » jugé mortifère, il n'a pas de sympathie non plus pour le traditionalisme de Mgr Lefebvre.

Il ne se définirait pas lui-même comme conciliaire, car il n'hypostasie pas Vatican II. Avec Benoît XVI, il interprète le concile en termes de « réforme dans la continuité » et non de rupture. Il choisit d'ailleurs, dans l'œuvre conciliaire, les grandes constitutions dogmatiques, celle sur la Révélation notamment, plutôt que la constitution pastorale *Gaudium et spes* sur l'Église

15. Lui-même normalien (Ulm, 1952, lettres) et collaborateur de *Vin nouveau*, il devient ensuite aumônier des khâgnes parisiennes et de la rue d'Ulm. Rencontré de manière fortuite le 13 décembre 2016 lors d'une soutenance de thèse, il reconnaissait que « finalement, Mgr Charles avait gagné ». Voir Boisset, Weiser, 2011.

dans le monde de ce temps qui lui paraît faire trop de concessions à celui-ci, sans insister assez sur sa blessure par le péché et la nécessité de sa rédemption par la croix. Intégral sans être intransigeant ni intégriste, le « carlisme » est un catholicisme confessant insensible au respect humain.

C'est un catholicisme du retour aux sources bibliques, patristiques et liturgiques du christianisme, dont l'ancrage intellectuel n'est pas la scolastique thomiste, mais la tradition ancienne de l'Église, parfois relue au prisme de la phénoménologie contemporaine. Ses auteurs de référence sont les maîtres du courant de la « nouvelle théologie » des années 1950, marqués par un tel ressourcement : Louis Bouyer, Jean Daniélou, Henri de Lubac et Hans Urs von Balthasar, dont Paul VI, Jean-Paul II et Benoît XVI furent proches, plutôt que Marie-Dominique Chenu, Karl Rahner et même Yves Congar.

Le « carlisme » est un élitisme cherchant à dégager de la masse des fidèles une minorité agissante, seule capable à ses yeux de peser sur l'évolution culturelle et religieuse d'un monde occidental en perte de repères. D'une rare exigence pour la formation théologique et spirituelle de cette élite, le « carlisme » en remet les clés à quelques prêtres et religieux dans lesquels il a toute confiance. La marque propre de Mgr Charles est cette insistance sur le rôle du prêtre dans l'annonce et dans l'éducation de la foi. Il a certes beaucoup travaillé avec des laïcs et fait travailler des laïcs. Mais son ancrage dans la spiritualité de l'École française du XVII^e siècle, qui a fait du prêtre, de Jésus prêtre disait Mgr Charles, le pivot de la réforme catholique, préserve le « carlisme » d'un effacement du sacerdoce derrière le laïcat, selon une interprétation jugée erronée de l'expression conciliaire « peuple de Dieu ». Mgr Charles a incarné, jusqu'à la caricature parfois, cette figure du prêtre meneur d'hommes, aussi bien au Sacré-Cœur qu'au Centre Richelieu. Et son autorité, voire son autoritarisme, ont inspiré nombre de ses disciples, le cardinal Lustiger au premier chef.

Des lendemains de la Libération jusqu'à aujourd'hui trois générations d'universitaires et d'ecclésiastiques de filiation « carliste » se sont succédé. L'Église de France et l'Université comportent certes bien d'autres familles de pensée. Les livres de Michel Emmanuel et de Samuel Pruvot prouvent toutefois qu'on ne saurait sous-estimer le rôle de Maxime Charles et de sa lignée. D'autant que le « carlisme », d'abord dans l'opposition à une Église conciliaire en crise, s'est trouvé en plein accord avec une Église en voie de restauration dès la fin du pontificat de Paul VI et surtout sous Jean-Paul II. Il ne sera plus possible d'écrire l'histoire du catholicisme français contemporain, l'histoire des intellectuels catholiques notamment, sans y inclure le prêtre périgourdin et sa descendance, dont l'influence a été puissamment relayée par des disciples comme le cardinal Lustiger ou les abbés Armogathe et Gitton. Il serait toutefois bon qu'à l'avenir cette histoire soit faite par d'autres que par des historiens du sérail, quels que soient leurs mérites.

Étienne FOUILLOUX
Laboratoire historique Rhône-Alpes (UMR 5190)
 etienne.fouilloux@wanadoo.fr

Bibliographie

- AIRIAU Paul, 2001, « Les missions paroissiales de la communauté apostolique Aïn Karem », in F. Meyer, C. Sorrel (dir.), *Les missions intérieures du XVI^e au XX^e siècle (France-Italie)*, Chambéry, Institut d'histoire savoissienne, p. 485-496
- , 2017, « Virtuosité, intégralisme, intransigeance ? La communauté apostolique Aïn Karem au regard de l'histoire », in B. Dumons, F. Gugelot (dir.), *Catholicisme et identité. Regards croisés sur le catholicisme contemporain (1980-2017)*, Paris, Éditions Karthala, p. 73-99.
- ALTHUSSER Louis, 1994 [1992] *L'avenir dure longtemps (suivi de Les faits)*, réédition augmentée et présenté par O. Corpet et Y. Moulier-Boutang, Paris, Le Livre de Poche.
- BENOIST Jacques, 1995, « L'aumônerie catholique de la Sorbonne de 1808 à nos jours », *Mélanges de science religieuse*, p. 155-176.
- BOISSET Guy, WEISER François (éd.), 2011, *Chemins de liberté. Mélanges en l'honneur de Guy Lafon*, Clamart, Éditions de la Nouvelle Alliance, 2011.
- BOISSONAT Jean, 1952, « Catholiques dans l'Université », *Esprit*, 1952, p. 617-629.
- CHRISTIE Lionel, 2000, « L'après-concile en France et l'essor des communautés de formation de prêtres », in G. Cholvy (dir.), *Nouveaux mouvements et nouvelles communautés*, Montpellier, Centre régional d'histoire des mentalités, Université Paul Valéry, p. 191-209.
- DOMENACH Jean-Marie, 1952, « Réponses à l'enquête », *Esprit*, avril, p. 529-587.
- EMMANUEL Michel, 2017, *La vie cachée de l'abbé Charles. Les années de formation sacerdotale d'un séminariste dans l'entre-deux-guerres, 1908-1939*, Paris, Parole et Silence.
- FOUILLOUX Étienne, 2016, « Aux origines de *Communio* France (1969-1980) », in B. Dumons et F. Gugelot (dir.), *Catholicisme et identité. Regards croisés sur le catholicisme contemporain (1980-2017)*, Paris, Karthala, p. 17-43.
- GARRIGUES Jean-Miguel, 2007, *Par des sentiers resserrés. Autobiographie*, Paris, Presses de la Renaissance.
- GIROUX Bernard, 2010, *La Jeunesse étudiante chrétienne. Des origines aux années 1970*, Paris, Éditions du Cerf.
- HILAIRE Yves-Marie, 1984, « Tradition et innovations aux origines du Centre Richelieu », *La politique de la mystique. Hommage à Mgr Maxime Charles*, p. 69-80.
- , 1987, « La jeunesse dans l'Église : un renouveau spirituel et intellectuel (vers 1938-vers 1950) », in P. Bolle, J. Godel (dir.), *Spiritualité, théologie et résistance. Yves de Montcheuil, théologien au maquis du Vercors*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble.
- JANICAUD Dominique, 1991, *Le tournant théologique de la phénoménologie française*, Combas, Éditions de l'Éclat.
- La politique de la mystique. Hommage à Mgr Maxime Charles*, 1984, Limoges, Éditions Critérion.
- MAYEUR-JAUEN Catherine, 2018, « Urgence pour l'Algérie : *Vin nouveau*, une revue d'étudiants catholiques contre la guerre d'Algérie (1955-1956) », in M. Corriou, M. Oualdi (dir.), *Mélanges en l'honneur d'Omar Carlier*, Paris, Presses de la Sorbonne, p. 387-411.
- « Mgr Maxime Charles. La clef d'un renouveau », 1993, *Résurrection*, 47-48, <https://www.revue-resurrection.org/-Mgr-Maxime-Charles-la-clef-d-un-> (consulté le 8 août 2019).

- NETTELBECK Colin, 1996, "Around the Centre Richelieu : Catholic students in post-war Paris", *Journal of European Studies*, p. 417-436.
- PERROT Michelle, 1987, « L'air du temps », in P. Nora (dir.), *Essais d'ego-histoire*, Paris, Gallimard, p. 241-292.
- , 2017, « Jean Maitron en Sorbonne », *Critique*, p. 649-660.
- PRUVOT Samuel, 2002, *Monseigneur Charles aumônier de la Sorbonne, 1944-1959*, Paris, Éditions du Cerf.
- RICHE Pierre, 2008, *C'était un autre millénaire. Souvenirs d'un professeur de la communale à Nanterre*, Paris, Tallandier.
- ROCHER Philippe, 2011, *Le goût de l'excellence. Quatre siècles d'éducation jésuite en France*, Paris, Beauchesne.